REVUE DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

Tome XLIX - 2024

Actes du congrès
Documents du for privé et écritures de soi en Aquitaine et ailleurs,
Saintes, 19-20 novembre 2024.

Organisé en partenariat avec la Fédération historique du Sud-Ouest et la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis



Fédération des sociétés savantes de la Charente-Maritime
La Rochelle

Le chevalier et la marquise. Une correspondance inédite entre Clairac et Paris, (1726-1772)

Clair MORIZET

Président de la Société des amis de Clairac

Les amitiés cimentées par une longue habitude ne se remplacent point.

Un ensemble épistolaire exceptionnel a été récemment retrouvé après avoir disparu plus de deux siècles : il s'agit de la correspondance croisée inédite du chevalier de Vivens et de la marquise de Jaucourt, de novembre 1726 à mai 1772, soit 802 courriers (fig. 1[1]).



Fig. 1 - Correspondance du chevalier de Vivens et de la marquise de Jaucourt

Au début du mois d'avril 2024, je fus informé de la vente[2] de plus de 3 000 pièces manuscrites liées à François de Labat, chevalier de Vivens, né à Clairac en 1697 où il décède en 1780. Outre cette correspondance, les 17 lots de la vente réunissent de nombreux autres courriers, un remarquable ensemble de notes du chevalier sur tous les sujets qui lui tenaient à cœur (agronomie, météorologie, sciences, physique, médecine, littérature, histoire universelle…), ainsi qu'un copieux ensemble d'actes familiaux sur sept siècles, depuis l'acte de vente d'une pièce de vigne à Clairac en 1280 jusqu'aux archives du vicomte de Vivens, le petit-fils du chevalier. Une souscription lancée par la Société des amis de Clairac réunit

[1] Tous les clichés sont des travaux personnels.

[2] Étude Gros & Delettrez, Paris ; vente du jeudi 25 avril 2024, *Livres & manuscrits*. Expert : Cabinet Leprince, Paris.

rapidement 15 000 €, auxquels s'ajoutent 7 000 € apportés par les Archives départementales de Lot-et-Garonne, soit 22 000 €, le montant exact de l'adjudication. L'ensemble ne fut pas dispersé, il est désormais conservé à Agen pour la plus grande joie des chercheurs qui y trouveront matière à mémoires ou thèses pour les prochaines années.

L'un des points forts en est l'exceptionnelle collection de lettres que s'écrivirent le chevalier de Vivens et la marquise de Jaucourt, souvent de manière hebdomadaire, pendant 46 ans, près d'un demi-siècle ! Raison pour laquelle j'ai immédiatement proposé aux organisateurs de ce congrès d'en faire une première présentation, bien incomplète à ce stade, mais qui révèle la richesse de lettres qui font renaître le siècle des Lumières en Agenais, ainsi que la vie intellectuelle et mondaine parisienne. Nous sommes bien dans le domaine du « for privé et des écritures de soi ». Je les remercie pour le feu vert qu'ils m'ont immédiatement donné.

1) Les interlocuteurs

Mais qui sont nos interlocuteurs ?

François de Labat de Vivens est issu d'une famille originaire de Clairac depuis plusieurs siècles ; il est le fils d'André de Labat de Vivens, avocat au parlement et de Judith de Beaupuy, peut-être décédée pendant l'enfance de François. Né le 11 juillet 1697, il est le plus jeune fils de la fratrie. Sa famille, qui a compté quelques militaires, avocats ou notaires, est propriétaire du domaine de Vivens, (fig. 2) en amont de la riche cité dominée par son abbaye, alors propriété de Saint-Jean-de-Latran.



Fig. 2 - Château de Grand Vivens (aujourd'hui Petit Vivens), Clairac

La fortune vient des terres agricoles (tabac, vigne et arbres fruitiers en sont les ressources essentielles). La révocation de l'Édit de Nantes, quelques années avant sa naissance, a provoqué une émigration importante, les conversions ne sont que de façade. On se marie entre cousins, pour préserver les biens : Labat, Maleprade, Massac. On ne voyage guère au-delà de Bordeaux, même si les correspondances avec les cousins émigrés sont courantes.

Après des études au collège de Guyenne, François de Labat finit sa formation en Angleterre sous le prétexte de toucher la succession de l'un

de ses parents ; selon Boudon de Saint-Amans[3], ce voyage dure six ans, entre la Hollande et l'Angleterre. Un séjour à Paris, où il étudie auprès de Dortous de Mairan, complète ce parcours. De son mariage avec sa cousine Marie de Massac, il a deux garçons et une fille parvenus à l'âge adulte. Il est le cousin de Jeanne de Lartigue, l'épouse de Charles Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu. Une parenté, mais aussi un voisinage car le domaine de Vivens, où habite le chevalier, est pour moitié la propriété de son frère puis de ses nièces chez qui il habite jusqu'au milieu des années 1750, et pour moitié celle de Jeanne de Lartigue. Il demeure le plus souvent à Clairac, entre Vivens, sa maison de ville rue Puzoque, et à partir des années 1755 sa propriété de Barry à proximité de Vivens ; il se rend parfois à Bordeaux où il loge chez son ami Risteau. En 1742, il devient membre de l'Académie de Bordeaux, à laquelle il fera nommer Voltaire et le chevalier de Jaucourt en 1746. Mais sa foi huguenote lui ferme la porte de l'Académie des Sciences. En 1777, il écrit à l'Académie d'Agen, créée l'année précédente, des mots qui reflètent bien son caractère :

> « M. de… m'avait fait part de l'établissement de la Société de jeunes gens de lettres, qui veulent bien m'admettre pour membre inutile, ce dont je me sens néanmoins très honoré. Je suis bien fâché de ne pouvoir assez lui témoigner ma reconnaissance ; mais j'accepte son offre de tout mon cœur[4]. »

Sa correspondante, la marquise de Jaucourt, est née Suzanne de Vivans de Launay, le 11 novembre 1702, fille unique de Jean de Vivans, marquis de Vivans, seigneur de Noaillac et de Saint-Christau, et de Louise de Meuves. Elle descend de la meilleure noblesse du Lot-et-Garonne, et notamment du fameux Geoffroy de Vivans (1543-1592), compagnon d'Henri de Navarre. Suzanne est dame de Noaillac (fig. 3), près de Penne-d'Agenais, et de Saint-Cristau, près de Tonneins où elle est née ; elle décèdera en 1772 à Paris. Nous ne connaissons pas de portrait d'elle, mais dans une lettre à sa belle-sœur, elle se

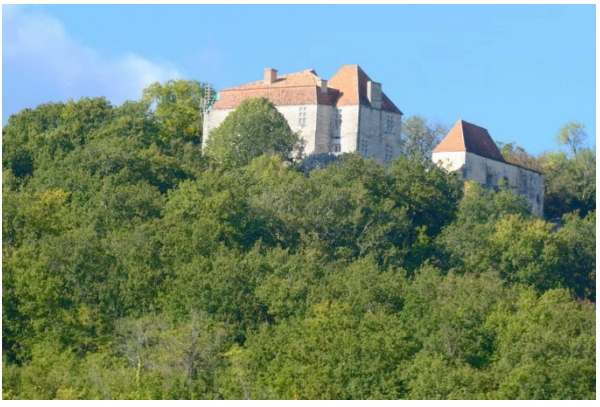


Fig. 3 - Château de Noaillac, Penne-d'Agenais

[3] Jean-Florimond BOUDON DE SAINT-AMANS, *Notice biographique sur M. de Vivens*, Agen, P. Noubel, 1829.

[4] Cité par J. F. BOUDON DE SAINT-AMANS dans sa *Notice biographique*.

dépeint « brune comme une Égyptienne[5] », une femme du Sud-Ouest, donc…

En 1726, elle épouse Pierre Antoine de Jaucourt (1687-1780), marquis d'Espeuilles, seigneur de Brinon, qui deviendra plus tard marquis de Chantôme. Par son mariage auquel elle apporte une dot importante, elle accède à une vie intellectuelle de qualité : en effet son beau-frère, Louis, dit le chevalier de Jaucourt, est le troisième homme de l'*Encyclopédie*, aux côtés de Diderot et d'Alembert. Elle habite un bel hôtel particulier, aujourd'hui 88 rue de Grenelle (fig. 4), au cœur le plus huppé du faubourg Saint-Germain, après avoir habité à quelques pas de là, rue du Bac. L'hôtel de Noaillac a été acheté par son père en 1712 ; le couple s'y installe en 1739. Dans l'article que publie en 1853 le *Bulletin de la SHPF*, sa descendante la marquise de Jaucourt écrit :



Fig. 4 - Hôtel de Jaucourt, 88 rue de Grenelle, Paris

> « La tolérance dont cette famille fut couverte à Paris durant le XVIII[e] siècle tenait particulièrement encore à l'estime dont elle y jouissait. L'hôtel qu'elle y occupait, rue de Grenelle, était révéré dans tout le quartier pour la probité et la charité de ses maîtres : on l'appelait communément la maison des huguenots[6]. »

Au début de son mariage, elle passe plusieurs mois par an à Brinon, propriété des Jaucourt dans la Nièvre ; en 1739, le couple achète le château et le marquisat de Chantôme, aujourd'hui disparu, près de Beaugency. Elle possède des vignes à Barsac et des maisons à Bordeaux dont elle évoque parfois la vente. Les divers membres de la famille Jaucourt possèdent plusieurs hôtels particuliers à Paris, rive droite comme rive gauche.

Ainsi nous avons face à face un nobliau et une authentique aristocrate, un gentilhomme campagnard et une Parisienne – d'origine agenaise certes – dont l'univers est le faubourg Saint-Germain, un homme dont les fréquentations sont en Guyenne – même s'il peut s'agir de Montesquieu ou de la duchesse d'Aiguillon –, et une femme qui fréquente la cour, un homme à la fortune modeste et une riche propriétaire terrienne.

---

[5] Lettre de Suzanne de Jaucourt à sa belle-sœur Isabelle de Jaucourt, 24 mai 1729, Arch. nat., Fonds Jaucourt, 86 AP 6, citée par Nahema HANAFI, *Le frisson et le baume, expériences féminines du corps au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

[6] Marquise de JAUCOURT, « La famille de Jaucourt », *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 1853, première année, N°1, p. 403.

Et pourtant… Le lien entre eux est d'une force unique, l'intimité de leur correspondance aussi sincère que profonde. En décembre 1746, la marquise lui écrit : « Les amitiés cimentées par une longue habitude ne se remplacent point ; vous êtes ma plus ancienne connaissance, et le premier qui ait daigné me parler raison, il m'en souvient toujours. »

Dans sa notice biographique du chevalier, Boudon de Saint-Amans écrivit : « Depuis le coup fatal qui précipita dans le tombeau cette femme dont la vie était nécessaire à la sienne, M. de Vivens, qu'une fermeté philosophique avait soutenu jusqu'alors, cessa toute correspondance avec les amis qui lui restaient[7]. »

Deux familles proches

Quelle était l'origine de leur proximité, qui frappait déjà leurs contemporains ? Leur correspondance était connue dès leur époque. Amants ? rien ne le prouve à la lecture de leurs échanges, dans lesquels ils ne s'appellent que Madame et Monsieur, sans utiliser une seule fois leur prénom[8]. Parents ? François compte parmi ses ancêtres la famille clairacaise des Capvert, comme Suzanne ; on peut noter à ce sujet que la grand-mère de Jeanne de Lartigue est également une Capvert. Suzanne descend également de la famille clairacaise des Denis ; ceux-ci, comme les Capvert, appartiennent à la bourgeoisie commerçante de la ville. À aucun moment ils n'usent dans leurs lettres de la formule, pourtant fréquente à l'époque de « mon cousin » ou « ma cousine ». Dans son livre *Le chevalier de Vivens, un philosophe des Lumières en Guyenne*[9], Jean Haechler qualifie leur lien d'« amitié passion ».

L'historien clairacais Claude Martin avait noté qu'en juin 1706, Jean de Vivans, lieutenant général des armées du roi, le père de Suzanne, était le procureur de Moyse de Labat, avocat, oncle du chevalier. Les liens sont donc anciens entre les deux familles.

Outre la proximité des patronymes Vivens et Vivans (qui ont parfois ajouté de la confusion dans certains travaux historiques) un dernier point interpelle : leurs blasons respectifs. Celui des Labat de Vivens est « d'azur au lion rampant d'or, au chef de trois étoiles d'argent ». Celui des Vivans de Launay est « d'or au lion rampant de gueule ». Seules les couleurs diffèrent ainsi que les trois étoiles des Vivens…

Il convient d'examiner de plus près cette correspondance et en premier lieu son histoire. 46 années de correspondance croisée hebdomadaire représentent théoriquement plus de 2 300 semaines, soit

---

[7] J.-F. BOUDON DE SAINT-AMANS, *op. cit*.

[8] Dans sa biographie du chevalier de Vivens, Jean Haechler évoque l'hypothèse que le souhait du chevalier d'épouser Suzanne de Vivans eut été une mésalliance que refusa la famille de cette dernière : « un rêve, sans doute, s'acheva. »

[9] Jean HAECHLER, *Le chevalier de Vivens, un philosophe des Lumières en Guyenne*, Bordeaux, Aubéron, 2000, p. 33.

4 600 lettres ! Jusqu'en avril 2024, seules étaient connues les quatre conservées dans le fonds Jaucourt des Archives nationales.

2) DISPARITION ET REDÉCOUVERTE DE LA CORRESPONDANCE

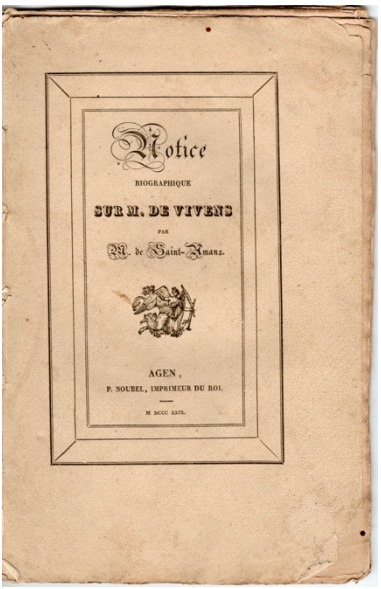

Notice
BIOGRAPHIQUE
SUR M. DE VIVENS
PAR
M. de Saint-Amans.
AGEN,
P. NOUBEL, IMPRIMEUR DU ROI.
M DCCC XXIX.

Fig. 5 - Notice biographique *sur M. de Vivens,* Boudon de Saint-Amans, Agen, P. Noubel, 1829

En 1829, dans sa *Notice biographique sur M. de Vivens*, Boudon de Saint-Amans écrivait (fig. 5) :

« Il avait déjà perdu la plupart des correspondances qui charmaient encore sa vieillesse, lorsque Mme de Jaucourt fut ravie à son ancienne amitié. Marie Suzanne de Vivans, marquise de Jaucourt [...] était une de ces femmes rares qui réunissent aux grâces naturelles tous les avantages d'une raison épurée et tous les agréments d'un esprit cultivé. Sa liaison avec M. de Vivens avait commencé, pour ainsi dire, au berceau. Fondé de part et d'autre sur le mérite le plus solide, jamais attachement ne fut plus réciproque et plus durable […] Ces lettres n'existent plus [10]. »

Le fonds Jaucourt conserve un courrier daté du 6 avril 1846 du petit-fils du chevalier au petit-fils de la marquise :

> « J'ai voulu faire dans les papiers de ma famille toutes les recherches qui pouvaient me procurer les documents que vous me demandez. J'ai le regret de vous dire que jusqu'ici ces recherches ont été infructueuses. »

Cette lettre est intéressante à plus d'un titre car le vicomte de Vivens continue ainsi :

> « À la mort de la m^ise^ de Jaucourt, **toutes les lettres**[11] que lui avait adressé mon grand-père lui furent renvoyées par votre famille. Il les réunit à celles de Madame de Jaucourt avec **plusieurs écrits qu'il avait composé** sur divers sujets et qui n'ont pas été imprimés. Mon gd-père mourut en 1780.
>
> En 1793, au plus fort de la Terreur, ma mère déjà incarcérée et frémissant que le comité révolutionnaire ne trouvât dans cette

[10] J.-F. BOUDON DE SAINT-AMANS, *op. cit*.

[11] La mise en gras de certains mots est de la main de l'auteur de l'article.

volumineuse collection de papiers plus ou moins aristocratiques (auxquels étaient joints **plusieurs actes de famille**) un motif suffisant pour la compromettre et pour la perdre, donna l'ordre de tout brûler, ce qui fut exécuté sans examen. »

Le descriptif fait par le vicomte correspond avec précision à l'achat d'avril 2024 : lettres, écrits divers, actes de famille. Mais les lots acquis comprenaient également nombre de documents et écrits personnels du vicomte… Aurait-il retrouvé les archives de son grand-père après 1846 ? Aurait-il raconté des sornettes à M. de Jaucourt pour ne pas se séparer des trésors familiaux ? À ce stade, il m'est impossible d'en dire plus sur les tribulations de la correspondance.

Descriptif

Pendant près d'un demi-siècle, le chevalier écrit presque toujours sur le même papier (fig. 6), de son écriture fine et lisible ; son cachet à ses armes est présent sur la plupart des missives. Le plus souvent, le papier est rempli du coin supérieur au coin inférieur. Il écrit un français que je qualifierai de moderne : le vocabulaire, les tournures, la grammaire, l'orthographe, la ponctuation pourraient être nôtres. D'ailleurs, dans son éloge, Boudon de Saint-Amans précisait : « Il écrivait sa langue maternelle avec élégance et pureté.[12] » Environ 80 % de sa correspondance est datée avec précision : « Vivens, ce 19 octobre 1752. »

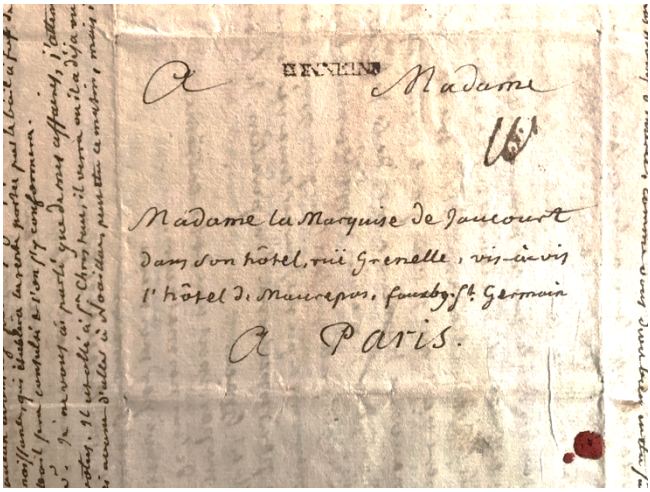


Fig. 6 - Lettre du chevalier de Vivens à la marquise de Jaucourt

[12] J.-F. BOUDON DE SAINT-AMANS, *Notice biographique sur M. de Vivens*, Agen, P. Noubel, 1829.

La marquise, quant à elle, utilise différents papiers à lettre (fig. 7), son cachet peut être celui des Vivans, ou le cachet double Vivans-Jaucourt. Sa graphie n'est pas très stable et évolue au fil du temps, même s'il n'est pas interdit de penser que certains courriers – ils ne sont jamais signés – sont peut-être de la main de sa belle-sœur, Isabelle de Jaucourt, célibataire endurcie, renommée pour sa laideur, et brillante intellectuelle ; une femme dont Dupont de Nemours écrivait dans ses souvenirs qu'elle était « célèbre par le nerf et le sel de son esprit[13] ». Le style de Suzanne n'est pas celui du chevalier : les formules sont archaïques, l'orthographe instable, la grammaire vacillante, la ponctuation aléatoire. À l'inverse du chevalier, elle est le plus souvent imprécise sur la datation : « samedi soir », « mardi 2 »…

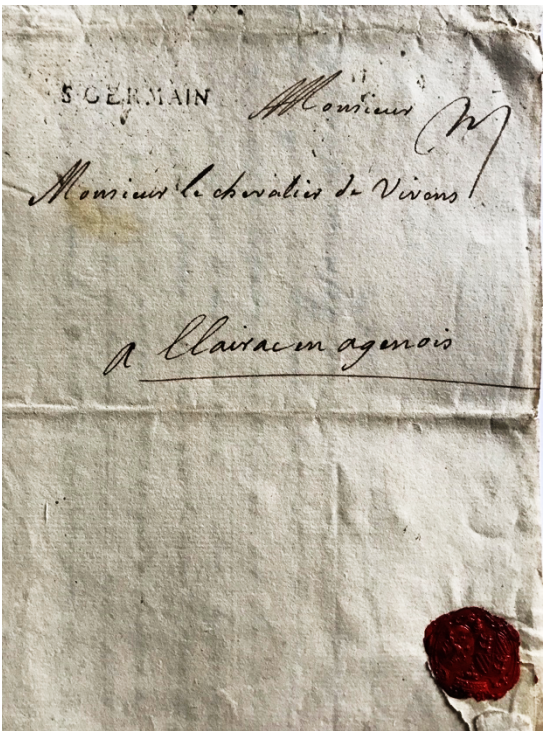


Fig. 7 - Lettre de la marquise de Jaucourt au chevalier de Vivens

Jamais les courriers ne commencent ou ne s'achèvent par une formule de politesse. Aucun n'est signé, jamais leurs prénoms n'apparaissent : ni François, ni Suzanne, mais toujours « Madame » ou « Monsieur ». Dans un courrier, la marquise rappelle qu'il n'existe pas de formules artificielles et inutiles entre eux. Et malgré cela, leur proximité est impressionnante.

Les épistoliers

Tous les thèmes sont abordés : vie familiale et intime, affaires financières, lectures, vie politique, vie militaire, vie intellectuelle, vie de la cour. Au fil des années, l'éducation des enfants – des fils principalement – est un sujet récurrent. La religion est également abordée par ces deux

[13] Pierre Samuel DUPONT DE NEMOURS, *L'enfance et la jeunesse de Du Pont de Nemours racontées par lui-même*, Paris, Typographie Plon-Nourrit, 1906 ; cité par Jean HAECHLER, *L'Encyclopédie de Diderot et de... Jaucourt. Essai biographique sur le chevalier Louis de Jaucourt*, Paris, Champion, 1995, p. 97.

huguenots, le plus souvent de manière détournée même si l'un comme l'autre fréquentent les prélats ; le chevalier est en contact permanent avec les évêques d'Agen comme avec les abbés de Clairac.

Le plus ancien courrier est de la main du chevalier, le 17 novembre 1726, alors qu'il est encore célibataire. Les Archives nationales conservent une lettre qui nous éclaire sur l'ancienneté de leurs liens ; elle est de cette même année : Suzanne de Vivans de Launay vient d'épouser Pierre-Antoine de Jaucourt ; de retour de Clairac où elle a présenté son mari à son ami François de Labat, elle écrit à sa belle-sœur, Isabelle de Jaucourt :

> « Je savais bien ma chère sœur que mon voyage de Clairac me fournirait de quoi remplir du papier. Nous y avons demeuré une semaine à prendre toutes sortes de divertissements, ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est de revoir Mr de Vivens que j'honore et aime de tout mon cœur, pour vous donner une idée de lui je ne puis pas mieux le comparer qu'à notre papa d'Espeuilles[14] ; il a paru bien content de me voir, et plus encore de connaître Mr votre frère qu'on lui avait dépeint comme un sauvage amériquain, on l'avait même assuré qu'il me traitait à la moscovite. Tous ces mauvais rapports ont servi à égayer la conversation et à mettre ses bonnes qualités plus en lumière[15]. »

Un trait dominant de la correspondance est la réflexion même des épistoliers sur celle-ci. Il s'agit pour eux d'un journal ou d'une gazette – les termes sont parfois employés. Nous rencontrons alternativement la crainte de n'avoir rien d'intéressant à écrire, l'inquiétude devant le trop grand nombre de nouvelles, la nécessité d'écrire, le souci de ne pas ennuyer son interlocuteur, le regret d'être moins intéressant – ou moins intelligent – que l'autre, l'angoisse de laisser du papier blanc. « Je suis fâché, Monsieur, de cette disette, et d'être obligée de laisser un peu de papier blanc. Le même vide ne règne point dans mes sentiments pour vous[16]. »

Sans oublier les réprimandes face à un trop long silence adverse, la colère devant les retards d'acheminement. Leur correspondance est un objet à part entière, dont chacun doit prendre soin, comme l'indique la marquise : « J'ai une impatience extrême d'avoir ce secrétaire dont je vous ai parlé pour rassembler vos lettres par ordre[17]. »

Le chevalier peut se plaindre de silences trop longs à son goût :

> « Il faut vous l'avouer, Madame, un silence si long, si profond, a enfin quelque chose d'effrayant. J'ai usé toutes les raisons que mon

[14] Pierre Antoine de Jaucourt, marquis d'Espeuilles (1658-1736), beau-père de Suzanne.

[15] Lettre de Suzanne de Jaucourt à Isabelle de Jaucourt, peu après janvier 1726, Arch. nat., Fonds Jaucourt, 86 AP 6.

[16] Jaucourt/Vivens, 3 décembre 1745.

[17] Jaucourt/Vivens, 23 avril 1734.

> cœur me fournit pour votre défense. Tantôt vous n'avez pas le temps de m'écrire, ou quand vous l'avez il ne s'offre rien d'intéressant à me mander, tantôt vous vous trouvez un peu incommodée, & toujours vous êtes sûre de n'avoir jamais tort avec moi[18]. »

Chaque année, les étrennes font l'objet de cadeaux rituels pour apporter à Paris quelques gourmandises du pays, préparées par ces dames de Vivens :

> « Ma belle-sœur vous prie très humblement d'accepter un petit baril de cuisses d'oies, & mes nièces un caisson de fruits secs, dans lequel j'ai mis un peu de chaque espèce[19]. »

À ce stade, il faut mentionner que ce tête-à-tête peut se transformer en trio… En effet, un personnage est récurrent tout au long de la correspondance, Jean-François de La Myre[20], seigneur de Douazac. Né en 1706, il disparaît le premier, en 1765, après s'être tardivement marié en 1758[21]. Je n'ai pas encore trouvé l'origine de son lien avec le chevalier et la marquise. Leurs courriers révèlent une très forte proximité. La Myre est un oiseau volage, qui réside souvent chez l'un ou chez l'autre ; il intervient parfois dans le corps même des lettres de ses amis, pouvant même reprendre en cours une phrase commencée par l'autre… Seule sa graphie particulière permet de l'identifier. Probablement libertin, il est terriblement mondain et souvent inconséquent. La marquise comme le chevalier se moquent souvent de ses travers : il « radote », il est « insupportable », c'est un « vieux fou », il fait « le don Quichotte », il est un « vieux sujet usé »… mais, il les amuse !

Dans ces courriers, le lecteur décèle vite la santé fragile du chevalier de Vivens :

> « Ma santé est fort dérangée par-dessus cela. Je ne puis écrire ni lire que quelques moments dans la journée : mon médecin & moi sommes très embarrassés à trouver la cause de mon mal. Je suis pourtant presque persuadé qu'il y a quelque chose de dérangé dans ma poitrine, mais les douleurs que j'y sens me paraissent être précisément dans les nerfs. Ce qui me fait le plus de peine c'est qu'il y a des temps où je suis accablé, pour pouvoir dire ce que je souffre ; mon plus grand mal est alors entre les deux épaules, & il me semble qu'il est dans les vertèbres. J'ai presque toujours au gosier une pituite épaissie ; quand j'en ai arraché quelque peu, je me trouve soulagé[22]. »

---

[18] Vivens/Jaucourt, 29 juin 1741.

[19] Vivens/Jaucourt, décembre 1734.

[20] Le patronyme est le plus souvent écrit Lamire dans la correspondance ; on rencontre aussi la graphie La Mire.

[21] Notons que sa fille épousera un Secondat, Jean Godefroy, baron de Roquefort.

[22] Vivens/Jaucourt, 14 août 1749.

Hypocondriaque, misanthrope, il mêle une certaine image de lui-même à un manque de confiance : « J'ai lu quelque part qu'une forte amitié rendait misanthrope. Pour moi j'ai grand peur de le devenir. […] Les hommes me sont devenus transparents, et j'en suis très fâché[23]. »

Ermite de la vallée du Lot, la vie de cour n'est pas faite pour lui :

> « Quand je vois deux courtisans qui s'embrassent, je m'imagine voir deux ogres, à griffes tranchantes, qui se font patte de velours, impatients à s'entredéchirer. Ce ne sont point ici des hyperboles de déclamateur, ce sont des vérités affligeantes, mais il y a trop de faiblesse à vouloir les ignorer. Il nous importe trop de nous connaître[24]. »

Il s'emporte contre les savants des villes vis à vis des provinciaux :

> « Il faut convenir que vos savants des capitales & vos grands génies ne sont pas plus exempts de préjugés que le peuple qui les habite à certains égards. Si mon ouvrage était paru sous un nom célèbre, il aurait eu beaucoup de cours ; mais on n'imagine pas qu'un homme de province puisse avoir le sens commun[25]. »

La marquise est vive, bavarde, coquette (elle s'en défend pourtant), sa plume est alerte. Remarquablement informée, elle rend compte avec régularité des mondanités parisiennes et des conflits européens dans lesquels la France est engagée ; il convient de s'interroger sur ses informateurs : elle est très au fait des combats, même lointains. Pour le chevalier, nous savons qu'il lisait notamment la *Gazette d'Hollande*.[26]

Elle manie ce que l'on appellerait aujourd'hui le *name dropping*, et utilise l'ironie et l'allusion avec brio. Ainsi lorsqu'elle décrit la mort de la duchesse de Châteauroux, elle laisse comprendre, sans l'écrire vraiment que celle-ci était maîtresse du roi : « Le roi mit sa couverture sur sa tête et ne parla plus[27]. » La réception de l'ambassadeur turc à Versailles en janvier 1742 n'est que prétexte à moquer la coquetterie excessive des courtisanes :

> « C'est demain jour d'audience à Versailles et le froid excessif […] n'empêche point les femmes d'y courir, il n'y a plus de diamants sur les toilettes de Paris ni chez les joailliers. Tous sont à Versailles et seront demain dans la galerie, les rhumes et les fluxions de poitrine pourront bien s'y rencontrer aussi[28]. »

---

[23] Vivens/Jaucourt, 11 janvier 1732.

[24] Vivens/Jaucourt, 24 janvier 1744.

[25] Vivens/Jaucourt, 5 avril 1751.

[26] Lettre du chevalier de Vivens à M. Balguerie de Larmande du 23 juin 1748, Arch. Bordeaux métropole, fonds Balguerie, 193 S 313. La *Gazette* est également fréquemment citée dans son journal météorologique conservé aux Archives départementales de Lot-et-Garonne.

[27] Jaucourt/Vivens, 14 décembre 1744.

[28] Jaucourt/Vivens, 10 janvier 1742.

Elle ne pourvoit pas seulement le chevalier en nouvelles ou potins ; elle l'approvisionne en instruments scientifiques, parfois emballés dans des robes à la dernière mode pour les dames de Vivens. En juin 1733, elle l'avise de la prochaine arrivée d'un colis :

> « Pour que ledit seigneur de Vivens en fasse l'ouverture et trouve primo une sphère et 2 globes l'un céleste, et l'autre terrestre à l'usage de Med^elles^ ses nièces qui substitueront si elles le veulent bien ainsi l'ornement de leur esprit à celui de leur corps, si mieux elles n'aiment porter le zodiaque, le premier méridien ou l'horizon, autour de leur col en guise de palatine. Secundo trois coiffures de blonde et une d'été pour Mad^e^ de Gervain, tertio un jupon en pièce de taffetas blanc, une robe de taffetas aussi blanc, une autre robe de taffetas à bouquets et un morceau de taffetas pareil[29]. »

Mais catastrophe, un mois plus tard… le colis arrive endommagé !

> « On ne m'a remis qu'avant-hier la boite où étaient les robes, les bavolets, les sphères, les coiffures, les globes & je ne sais point ce qui a brouillé tous ces gens-là, mais ils se sont battus en chemin et l'équateur en est bien endommagé, le zodiaque est aussi un peu maltraité, enfin il n'a tenu à rien que le monde n'ait été mis en pièces, et moi comme le sage d'Horace, j'ai demeuré tranquille au milieu de ces ruines[30]. »

Un déséquilibre existe dans leur correspondance, dans la mesure où le chevalier est plus demandeur que la marquise. Il est à Clairac, elle est à Paris. Il doit placer au mieux ses deux fils, elle a des relations. Il écrit et publie anonymement, elle connaît les réseaux littéraires. Il est un grand lecteur, elle peut acheter rapidement le dernier livre paru.

L'un comme l'autre est soucieux du bien-être de tous, maître ou valet, d'où cette remarque imagée de Suzanne : « Le bien public est dans toutes les bouches mais il n'a pas encore passé le gosier, il faut qu'il se digère, bien ou mal, pour porter à la tête et de la descendre au cœur[31]. »

Si elle vient parfois à Saint-Cristau, à Noaillac, ou même à Clairac, il séjourne occasionnellement dans sa propriété de Chantôme sur les bords de la Loire.

3) QUELQUES SUJETS ET THÈMES

La densité des sujets abordés m'oblige à n'en sélectionner que quelques-uns. À tout seigneur tout honneur, Montesquieu, cousin et voisin ; leur proximité n'empêche pas une ironie désabusée : « Je pourrais

---

[29] Jaucourt/Vivens, 15 juin 1733.

[30] Vivens/Jaucourt, 20 juillet 1733.

[31] Jaucourt/Vivens, 28 décembre 1744.

travailler plus utilement, si j'entreprenais l'apologie des fermiers généraux contre Mr de Montesquieu, mais je croirais pêcher contre le St-Esprit[32]. »

Chaque nouveau livre du philosophe fait l'objet d'une lecture attentive de la part de l'un et l'autre ; ainsi le chevalier à propos des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains* :

> « M. de Montesquieu n'aura pas besoin de faire pénitence pour son nouveau livre. Il y a des correctifs et par ci par là des pensées très édifiantes. Cela convenait dans un ouvrage de politique. Je vous en parle parce que je l'ai lu depuis deux jours avec un très grand plaisir. Il y a des choses excellentes. Rien ne saurait gâter un esprit de bonne trempe. […] Mais ce livre est plein de réflexions sensées, judicieuses, et la manière dont il l'écrit l'est aussi. Chose remarquable au temps où nous sommes.[33]

Lorsque Claude Dupin critique *L'Esprit des lois*, le chevalier prend la défense de son cousin :

> « Mr Dupin persiste à critiquer de nouveau *L'Esprit des lois*, par zèle pour la religion & pour le bien public ; si j'avais pensé à cela j'aurais bien pu ajouter quelques réflexions à la lettre persane[34] : ce beau zèle est donc aujourd'hui le partage des gens d'affaires comme il l'était des catins de la cour dans le temps de la Ligue[35]. »

La correspondance nous tient également informés des séjours de Montesquieu, mais aussi de son fils et de sa belle-fille, sur les bords du Lot. Ainsi, sous la plume de Suzanne : « Vraiment je vous félicite de tout mon cœur et moi aussi du séjour que vous avez dû faire à la campagne avec Mr de Montesquieu, il doit m'en revenir quelque chose n'allez pas l'oublier[36]. »

Ou encore celle du chevalier :

> « M. de Secondat, que nous possédons depuis quelques jours & qui me parle très souvent de vous, m'a prié de le comprendre dans la famille pour ce qui vous regarde. Il paraît qu'il a dessein de passer une partie de l'année dans nos cantons ; il fait ranger une chambre pour son fils & pour la gouvernante, il fait d'autres réparations pour recevoir Madame de Secondat, qui doit venir vers le 15 du mois prochain. Ce nouveau voisinage […] me fait éprouver des

---

[32] Vivens/Jaucourt, 17 juillet 1749.

[33] Vivens/Jaucourt, 1er juillet 1734.

[34] Il s'agit d'une « lettre persane » qu'il adresse à Montesquieu en 1750, citée par Jean HAECHLER, *Le chevalier de Vivens…*, *op. cit*., p. 88. Le philosophe lui écrira : « Vous faites les lettres persanes mieux que moi… »

[35] Vivens/Jaucourt, 12 mars 1750.

[36] Jaucourt/Vivens, 2 mai 1732.

sentiments de joie & de gaieté qui m'étaient inconnus depuis bien longtemps[37]. »

Séjour qui nous vaut quelques jours plus tard le compte-rendu d'un dîner donné par Jean-Baptiste, au cours duquel ce dernier pousse la chansonnette :

« Mr de Secondat n'est pas seulement intéressé des sciences, il nous a mis tous dans le goût du chant. Il a appris à mes nièces & il chante avec elles cette chanson dont le refrain est Ma mie ma douce amie. Il nous pria tous à dîner chez lui l'autre jour, je lui dis en particulier d'y ajouter quatre couplets, que vous allez voir tout à l'heure, ce qu'il exécuta fort bien, de sorte que personne ici ne sait d'où ils viennent : les voici[38].

Fussiez-vous curé,
Elle eut désarmé votre zèle,
Fussiez-vous curé,
Nuit & jour vous auriez chanté :
Ma mie, ma douce amie,
Réponds à mes amours ;
Fidèle à cette belle
Je l'aimerai toujours

Les plus grands prélats
Résideraient tous auprès d'elle,
Les plus grands prélats,
Tendrement lui diraient tout bas
Ma mie, &c
Tous les cardinaux
Réuniraient leurs voix pour elle,
Tous les cardinaux
Au conclave crieraient tout haut :
Ma mie, &c

Pape fussiez-vous
Vous voudriez errer avec elle
Pape fussiez-vous
Ce refrain vous serait bien doux :
Ma mie, ma douce amie, &c »

Voisins et cousins se consacrent à leurs vendanges, comme ce 31 décembre 1752 :

« Nous avons encore Mr et Madame de Secondat pour 7 ou 8 jours. Ils ne partiront pas qu'ils n'aient embarqué leurs vins. Croiriez-vous

[37] Vivens/Jaucourt, 23 juillet 1752.

[38] Vivens/Jaucourt, 17 août 1752.

> qu'il y a des gens qui n'ont pas encore fini de vendanger ? Pour moi j'ai fini ce matin, mon dernier vin est dans les barriques depuis une heure[39]. »

Un contemporain hante leur correspondance, Voltaire, au sujet duquel les commentaires connaissent des hauts et des bas. De la marquise : « *Adélaïde*, pièce de théâtre de Mr de Voltaire remplie de défauts, de ridiculités, sans conduite au dire des connaisseurs, m'a fait plaisir en bien des endroits, je passe le mauvais et je goûte le bon[40]. »

Ou encore, en 1734, à propos des *Lettres philosophiques, ou Lettres anglaises* : « Il n'est pas je crois possible de vous envoyer celles de Voltaire, elles ne sont pas merveilleuses, elles coûtent huit francs et sont confiscables, voyez si vous en voulez courir les risques[41]. »

Deux ans plus tard :

> « Il paraît un petit poème de Mr de Voltaire intitulé *Le Mondain*, il y a d'assez jolies descriptions mais selon moi il donne trop au penchant grossier de la nature, il ne raffine que sur les aisées commodités de la vie que pour les sens, le cœur et l'esprit semblent oubliés. […] Je le ferai copier pour vous l'envoyer[42]. »

En 1749, Vivens présente son futur livre *Nouvelle théorie du mouvement* :

> « Mon livre ne vous divertira pas davantage. […] J'aurais une grande envie, je ne sais pas trop pourquoi, d'en faire présenter de ma part un exemplaire à cet infortuné Voltaire ; je trouve singulière cette envie qui me prend à présent de faire connaissance avec lui, dans un temps où il nous faudra bientôt prendre congé l'un de l'autre[43]. »

Si je me suis appesanti sur la présence de Voltaire, il faut énumérer tous les auteurs sur lesquels les épistoliers échangent leurs impressions de lecture, qu'ils soient philosophes, poètes, dramaturges ou scientifiques. J'en citerai quelques-uns, des plus fameux aux plus oubliés : Houdar de La Motte, Willart de Grécourt, Leclerc, Pellegrin, l'abbé Prévost, Launay, Marivaux, Moncrif, Saint-Évremond, Dubos, Fénelon, Piron, Crébillon, du Cerceau, Saint-Hyacinthe, Rollin, Saint-Aulaire, Cahusac, Lefranc de Pompignan, Tressan, Vatry, Mauger, Rapin de Thoiras, Sannazaro, Diderot, Dupin… ou encore la Rouennaise Anne-Marie du Bocage, seule femme

---

[39] Vivens/Jaucourt, 31 décembre 1752. L'une des richesses de Clairac est son vin moelleux, le « pourrit ».

[40] Jaucourt/Vivens, 5 février 1734.

[41] Jaucourt/Vivens, 9 avril 1734.

[42] Jaucourt/Vivens, 23 novembre 1736.

[43] Vivens/Jaucourt, 9 novembre 1749.

avec Mme de Sévigné. Tous font l'objet de commentaires des plus élogieux aux plus acerbes. Souvent, la marquise les fait acheter à Paris pour les envoyer à Clairac, quand ce n'est pas Vivens qui réclame le premier.

Vivens est à Clairac, et il publie – toujours anonymement – à Bordeaux, Genève ou Londres. Dans ces conditions, comment faire lire ses ouvrages à Paris et en Europe ? Il est indispensable de bénéficier des réseaux parisiens et encyclopédiques de la marquise. En 1746, paraît l'*Essai sur les principes de la physique*. Première chose, susciter la curiosité avant parution ; ainsi le 20 mars :

> « Vous me demandez, Madame, de quoi traitera mon livre ? Vous avez déjà vu qu'il y sera fait mention de l'électricité, et par conséquent cela roulera sur des matières de physique, je ne crois pas qu'il y ait rien que vous ne puissiez fort bien entendre, et peut-être mieux que moi. Il me semblait vous avoir dit ce qui m'avait déterminé à publier un ouvrage de cette espèce. C'est afin que tous ces cagots qui envoient des mémoires contre moi aux ministres et qui ne se lassent point ne puissent faire aucune mauvaise impression car dès qu'on saura que je m'occupe d'une science purement curieuse, on n'imaginera pas que j'ai du temps de reste, pour me mêler de rien plus[44]. »

Quand le livre est paru, il faut penser aux comptes rendus :

> « Quand vous serez à Paris, Madame, je prierai le chev^er^ de Jaucourt de se souvenir qu'il m'a promis quelques remarques sur mon livre. L'abbé de Vatry, le Sr Castel, et les auteurs du *Mercure* devaient aussi en donner une idée dans leurs journaux, mais je ne crois pas qu'ils y pensent. J'espère que mon confrère voudra bien avoir la bonté de leur en parler s'il en trouve l'occasion[45]. »

Quelques semaines plus tard, la marquise fait un état des lieux :

> « Votre livre, Monsieur, est entre les mains de deux personnes qui s'entendent assez bien aux matières que vous y traitez ; elles l'ont lu chacune séparément et sans s'être communiqué leurs idées, elles se sont rencontrées dans le jugement qu'elles en ont porté ; votre système selon elles est ingénieux et bien lié, mais il a contre lui la nouveauté et le renversement de certains principes reçus aujourd'hui en physique. Ce livre fait honneur à votre esprit et à votre génie, le style est agréable et aidé, mais comme le sujet est sérieux, il y a quelques endroits où l'on trouve la diction trop familière. […] Quand vos deux exemplaires nous seront revenus, j'irai avec mon beau-frère les porter à Mr de Réaumur[46]. »

---

[44] Vivens/Jaucourt, 20 mars 1746.

[45] Vivens/Jaucourt, 11 décembre 1746.

[46] Jaucourt/Vivens, 28 janvier 1747.

Ou encore :

> « On travaille actuellement à disposer Mr de La Bruère à vous mettre honorablement dans son *Mercure*. Je n'aurais jamais imaginé qu'il fallut prendre tant de tournants ni former autant de brigues pour informer le public des peines que va prendre un auteur pour éclaircir la vérité, et pour instruire et donner des idées nouvelles à son siècle. […] Cependant je ne me tiens pas pour battue quant à ma mission ; M^elle^ de Jaucourt et moi avons sacrifié nos deux exemplaires, l'un sera donné de votre part à Mr de La Bruère, l'autre à la personne qui travaillera à le faire. […] On m'a dit que vous feriez bien d'envoyer ici à un libraire quelques volumes pour les débiter. […] Au surplus, l'ami que j'emploie a eu pour préfet l'auteur ou un des auteurs du *Journal de Trevoux* et m'a promis de lui en parler, il faudrait encore un exemplaire pour ce journaliste et je n'en ai plus[47]. »

En avril :

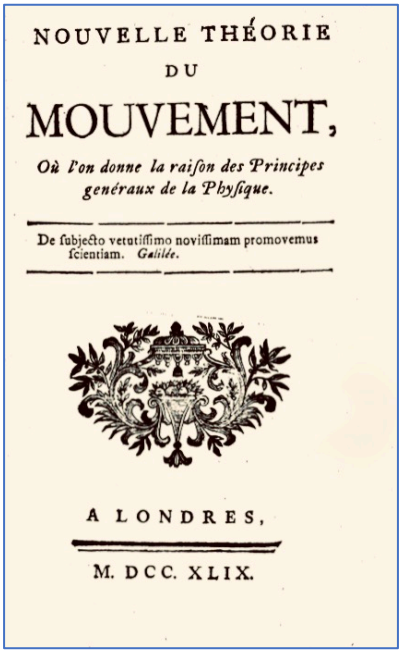

NOUVELLE THÉORIE
DU
MOUVEMENT,
Où l'on donne la raiſon des Principes généraux de la Phyſique.
De ſubjecto vetuſtiſſimo noviſſimam promovemus ſcientiam. *Galilée.*
A LONDRES,
M. DCC. XLIX.

Fig. 8 -
Nouvelle théorie du mouvement, François de Labat de Vivens (paru sans nom d'auteur)

> « Je voudrais pouvoir vous instruire du sort de votre livre. […] L'exemplaire qui doit être envoyé en Hollande ne nous est point encore parvenu. Je passerai chez Mad^e^ la d. d'Aiguillon pour en savoir des nouvelles[48]. »

En juillet, depuis son château de Brinon dans la Nièvre :

> « Je suis pour le moins aussi impatiente que vous d'apprendre que Mr de La Bruère a tenu parole et inséré l'extrait de votre livre dans son *Mercure*. […] Votre remarque est très juste : personne ne lit aujourd'hui[49]. »

En 1749, le chevalier publie à Londres la *Nouvelle théorie du mouvement* (fig. 8), et lance une nouvelle campagne :

> « Mon livre aura besoin de protection & dans le public & chez les libraires. Quoique je n'eusse jamais pu le faire fort bon, il aurait été moins mauvais si j'avais du loisir. Mon imprimeur est très lent, il n'y en a pas la moitié

[47] Jaucourt/Vivens, 29 mars 1747.

[48] Jaucourt/Vivens, 29 avril 1747. La duchesse d'Aiguillon, née Anne Charlotte de Crussol, est une interlocutrice régulière de François et Suzanne.

[49] Jaucourt/Vivens, 8 juillet 1747.

d'imprimé ; en attendant je l'allonge toujours cela me désole. Je mandais à un de mes amis, qui prend soin de l'édition, de me délivrer de ce démon, qui m'obsède[50]. »

Le 14 août :

« Je m'estime heureux d'avoir fini mon livre tant bien que mal : on me mande qu'il sera tout imprimé dans huit jours. Vous me dites une chose, Madame, que je vais vous rappeler pour vous faire remarquer une singularité lorsque vous verrez cet ouvrage. Vous dites que peut-être la postérité me citera comme on a cité ceux qui ont parlé les premiers des antipodes & de la circulation &c mais que je ne serai pas brûlé comme Virgile et Servet. […] Je serais plus curieux d'être jugé par mes contemporains que par la postérité, mais je ne l'espère pas[51]. »

En novembre, le chevalier met tous ses proches à contribution :

« J'ai prié l'abbé Guasco, qui est toujours à Paris & à qui j'ai adressé une partie de mes brochures pour les débiter, d'en faire passer une à notre affligé confrère, il y a apparence qu'il négligera un peu mes commissions mais en tous cas j'espère que Mr le chevalier de Jaucourt voudra s'en charger lorsqu'il retournera à Paris ; s'il veut bien aussi en adresser un certain nombre à son ami en Hollande, je lui serai très obligé[52]. »

Lequel abbé Guasco visite la marquise à Paris, en mars 1750 : « Ce que l'abbé a omis c'est de me laisser l'adresse du libraire qui a ce livre, deux personnes me l'ont demandé, je n'ai pas pu leur dire où il se vendait[53]. »

Dix jours plus tard, la réponse de Vivens parvient à la marquise :

« J'ai donné ordre à mon libraire de vous en adresser six exemplaires & brochés par le carrosse, avec deux ou trois du premier essai, parce qu'il me semble qu'il ne vous en est resté aucun. […] Je suis surpris d'apprendre que Mr Tronchin n'a pas reçu ceux qu'on lui a envoyés ; mon commissionnaire d'Amsterdam, qui le connaît, m'a mandé qu'il les lui avait remis ; il se nomme Mr Dutilh ; je lui écrirai incessamment à ce sujet. […] Je souhaite que Mr le prince de Wurtemberg ne néglige pas de remettre à Mr de Maupertuis celui dont il veut bien se charger, comme l'académie de Berlin dont il est président embrasse la théorie de la physique & qu'il y a une classe

[50] Vivens/Jaucourt, 17 juillet 1749.

[51] Vivens/Jaucourt, 14 août 1749.

[52] Vivens/Jaucourt, 9 novembre 1749.

[53] Jaucourt/Vivens, 2 mars 1750.

particulière pour cette science abstraite, il se peut que mon livre pourra être lu dans ce pays-là[54]. »

Comment ne pas évoquer la religion, même si nos épistoliers restent prudents ? Il s'agit d'allusions, plus que de déclarations franches. Le 9 avril 1734, la marquise demande que le courrier ne soit pas partagé avec des tiers :

> « Je vous donnerai à deviner […] avec qui j'ai passé la plus grande partie de mon temps depuis 15 jours, avec d'honnêtes ecclésiastiques, comme évêques, religieuses, abbés et gens du clergé, il faut bien aller suivant les temps ; je n'en conserve pas moins mes erreurs, plus je vois ces Mrs, plus elles augmentent ; mais je pense tout haut avec vous, une chose me fâche, c'est que je crains qu'elles ne soient lues par d'autres que vous. […] Rassurez-moi là-dessus je vous prie et me tenez parole[55]. »

En 1741, une prise de voile au prieuré fontevriste du Paravis, dont le compte rendu lui est fait par Filippo Venuti, abbé de Clairac, ne manque pas de sel :

> « Monsieur l'abbé Venuti, mon compagnon de voyage, qui était allé au Paradis, […] pour assister en qualité de parrain à la prise de voile de M^lle^ de Montastruc, 2^e^ fille de M. le comte de Flamarens. […] C'est une jeune d^elle^ extrêmement aimable et d'une figure charmante, religieuse par complaisance et par timidité, qui n'a jamais osé manifester sa répugnance. […] L'abbé dit qu'il croyait être au sacrifice d'Iphigénie[56]. »

En février 1749, la marquise met au même plan le carnaval, le carême et le rhinocéros exposé à la foire Saint-Germain :

> « Le carnaval ne m'a pas plus fatiguée que le carême, la sainte quarantaine se passe à peu près comme les autres jours qui la précède, on se rassemble pour les mêmes choses, l'on a de plus les sermons du père Neuville à entendre, les promenades à fréquenter dès le matin, et le rhinocéros à voir. J'arrive de contempler cette énorme bête[57]. »

En août 1754, il se fait l'écho de rumeurs de rétorsions religieuses, d'abord entendues à Bordeaux où il réside alors, puis agenaises :

> « Je ne serais point fâché qu'on eut bien répondu à l'Év. d'A[gen]. Je viens de découvrir un autre de ses beaux faits. Il s'est fait donner par ses curés une liste de toutes les filles depuis l'âge de six à sept ans, & il a demandé des lettres de cachet pour les mettre dans des

---

[54] Vivens/Jaucourt, 12 mars 1750.

[55] Jaucourt/Vivens, 9 avril 1734.

[56] Vivens/Jaucourt, 29 août 1741.

[57] Jaucourt/Vivens, 26 février 1749.

> couvents. On m'a dit qu'il n'y avait qui que ce soit d'excepté, cependant je ne puis croire cette noirceur[58]. »

Comme mentionné précédemment, Suzanne de Jaucourt est la belle-sœur du chevalier Louis de Jaucourt. À partir des années 1750, avec Diderot et d'Alembert, il travaille au projet de l'*Encyclopédie*. Certaines rubriques auraient pu en être confiées à Vivens, son esprit critique et universaliste aurait probablement fait merveille ; mais ce dernier contredit l'hypothèse :

> « Je vois par le billet de mon cher & illustre confrère que je ne dois point songer à faire insérer aucun article dans l'*Encyclopédie*. Je suis fort aise de n'avoir pas pris la peine de travailler inutilement ; je vous prie, Madame, de le remercier de ma part, & de permettre que je l'assure ici de mes respects[59]. »

L'électricité est l'un des sujets importants de ces échanges, compte tenu de sa proximité avec Jacques de Romas et ses essais de paratonnerre. Le sujet est vaste et mériterait que l'on s'y attarde plus longuement. Un courrier, parmi d'autres, aborde le sujet :

> « Je vais vous faire part de nouvelles expériences qu'on a fait dans ce pays sur l'électricité, qui ont moins réussi qu'à Paris. […] Je ne veux pas vous laisser ignorer des choses qui pourront vous amuser un moment. Mr de Romas a trouvé le moyen de répéter & d'enchérir sur les expériences de Mr d'Alibart. L'appareil dont il se sert est extrêmement simple, il est averti au moyen de deux clochettes qui sonnent dès que l'électricité arrive, & souvent elle arrive sans qu'il y ait la moindre apparence d'orage. […] Il est actuellement ici, & nous allons dresser une machine semblable à la sienne[60]. »

Dès 1751, selon Boudon de Saint-Amans, Vivens avait construit un brontomètre pour mesurer la foudre. Il est traditionnellement écrit que ces expériences se firent à Barry. Or la lecture attentive des courriers prouve si besoin était qu'elles se firent à Vivens, où le chevalier habite jusqu'au milieu des années 1750, plutôt qu'à Barry où elles se poursuivirent.

En effet, pendant de longues années, le chevalier habite le Grand Vivens, propriété des trois filles de son frère aîné, décédé en 1740. Vers 1750, la succession est enfin réglée et il décide d'investir une propriété que lui a léguée son oncle Moyse de Labat. Il s'agit de Barry (fig. 9), à quelques 500 mètres de Vivens, une ancienne maison de maître

---

[58] Vivens/Jaucourt, 13 août 1754. Le chevalier s'était fait l'écho des mêmes rumeurs vingt ans plus tôt, en 1735.

[59] Vivens/Jaucourt, 17 août 1752. On peut noter à ce propos que la marquise de Jaucourt est l'auteur de quelques notices dans l'*Encyclopédie*, dont celle du mot « falbala » ; cf. Jean HAECHLER, *L'Encyclopédie de Diderot et de… Jaucourt*, *op. cit*., p. 101.

[60] Vivens/Jaucourt, 17 août 1752.

qu'il va mettre au goût du jour. Les travaux dureront plusieurs années comme en témoigne ce courrier alors qu'il a près de 60 ans :

> « Mes ouvriers me font enrager. Il n'est plus possible d'en avoir. Les grandes villes nous les ont tous enlevés. Heureusement un côté de ma maison est fini & j'ai la tête à couvert, mais c'est tout ; on ne peut être plus mal à son aise pour tout le reste. Ce qui me désole c'est qu'il ne faudrait que quinze jours pour me procurer les commodités les plus nécessaires, & que je puis, faute d'ouvriers, n'être pas plus avancé dans six mois. Je compte qu'il nous faudra vivre à la manière des tartares, laisser nos terres incultes, camper sous des tentes, mettre tout ce que nous avons dans des chariots & changer de terres en temps de lieu. Si cela est, je conduirai ma horde vers la Beauce. Vous serez bien étonnée quelque jour de voir un camp autour de votre château, mais vous vous rassurerez bientôt en songeant que ce ne peut être que moi. Cette idée sauvage m'aurait amusé il y a quelques années ; que les chagrins empoisonnent tout[61] ! »

La grande affaire de François de Labat est son journal météorologique, aujourd'hui conservé à Agen ; près de 40 ans de notations quotidiennes sur le climat, la pluie, la température, le soleil, le vent, les maladies des hommes et des bêtes. Contre toute attente, le sujet n'est jamais abordé dans ses lettres.

Qu'il s'agisse de la correspondance ou des notes inédites acquises avec celle-ci, l'éducation des jeunes gens est un sujet qui préoccupe en permanence François et Suzanne. Leurs fils sont dirigés dès l'âge de 15 ans vers la carrière militaire pour laquelle l'entregent de la marquise doit leur trouver de belles positions ; mais elle ne peut s'empêcher de faire part de ses craintes :

> « Ma couvée bat déjà des ailes et ne demande qu'à prendre son essor. Les bruits de guerre me font de la peine, on en parle fortement. Dans deux mois peut-être un de mes petits se trouvera enrôlé ; on nous a promis une cornette dans le régiment de Chabrillant ; […] mais (savez)-vous que je crains plus la garnison pour cette jeune tête que les coups de canon[62]. »

Les fils du chevalier sont également destinés aux armes, mais il n'oublie pas de les former de manière ouverte. Lorsqu'en 1741 l'abbé Nollet vient s'installer à Bordeaux, dans le cabinet de physique que lui a installé l'académie, Vivens y envoie son fils cadet :

> « Il a donc vu ce fameux abbé Nollet et va suivre un cours d'expérience, déjà commencé. […] Je me suis toujours proposé de

[61] Vivens/Jaucourt, 10 juillet 1755.

[62] Jaucourt/Vivens, 12 juillet 1741.

> donner à cet enfant du goût pour l'étude et pour l'application ayant remarqué en lui quelque talent […]. Ce qui rebute c'est la méthode insupportable des maîtres ordinaires qui fatigue les pauvres petites créatures sans leur donner aucun plaisir. J'étais bien aise qu'il vit ces machines peintes et dorées, un professeur poli, une école propre, des écoliers bien mis, des écolières même jeunes et jolies, enfin, je voulais qu'il eut de la science, des idées diamétralement opposées à celles qu'on en prend à la voir au collège, en très mauvaise compagnie et dans cet équipage maussade, ridicule, lugubre et monacal[63]. »

Aujourd'hui, nous pourrions nous interroger sur une autre phrase contenue dans cette lettre, quand Vivens précise que Nollet remarqua son fils, le « caressa beaucoup » et « l'invita à le venir voir tous les jours »… Mots complétés par ceux de la marquise, à l'automne, une fois Nollet rentré à Paris, où le jeune Vivens l'a suivi : « Je l'ai vu s'approcher de l'abbé Nollet pour lui dérober sa science, le petit fripon, ce ne sera pas le seul larcin qu'il fera[64]. »

J'aurais pu également relater les longs récits détaillés de la marquise sur les actions de guerre dans lesquelles la France est engagée. Elle les suit semaine après semaine. Face à elle, le chevalier ne réagit et ne répond qu'en fonction de la paix, à venir ou introuvable. Ainsi, le 11 décembre 1746 : « Vous me demandez si je persiste à croire la paix, je voudrais bien, Madame, pouvoir conserver cette douce espérance, mais on fait tout ce qu'on peut pour me l'ôter, je ne sais pas si on y réussira[65]. »

Autre sujet permanent, la diffusion des innombrables mémoires que rédige le chevalier sur la culture et le commerce du tabac, de la vigne, des mûriers… La marquise les recommande, les transmet, les fait suivre, les soutient sans relâche. Souvent sans effet.

La liberté de ton constatée au fil de cette communication permet de finir ce survol de la correspondance Vivens-Jaucourt avec le compte-rendu d'une soirée bordelaise en 1729, que la marquise narre avec brio, au retour d'un séjour à Clairac :

> « (Nous) débarquâmes à Bordeaux sur les 2 heures après midi au bruit des salves du canon, dont il ne tint qu'à nous de nous faire honneur. Ce jour-là même la ville donna une fête à tout le parlement et aux dames. J'écrivis un mot à Mr le sous-maire qui ne manqua pas de nous prier d'y assister, vite je dépêchais dix ou douze papillotes et je m'y en fus. Cette assemblée fut tumultueuse, il y entra tant de monde sur le soir qu'on y étouffait, et ainsi qu'aux

[63] Vivens/Jaucourt, 29 août 1741.

[64] Jaucourt/Vivens, 3 octobre 1741.

[65] Vivens/Jaucourt, 11 décembre 1746.

noces de Pélée la discorde s'y glissa. Cette fois-ci la dispute fut entre les dieux jaloux de leur autorité, il y aurait eu de quoi causer l'embrasement d'une seconde Troie, mais l'exemple de la présidente contient les gens, et l'on est devenu bien plus pacifique. […]

On jouait aux dés, Mr Boucher alla lui-même pour défendre le jeu, craignant qu'il n'alla trop loin ; Mr le ch^er^ de St-Pée, gouverneur de Dax qui jouait pour lors demanda à Mr l'intendant par quel droit il défendait qu'on joua. Par le mien répondit-il. Et là-dessus, grand jeu de paroles de part et d'autre, Mr d'Harville intervint, pris le parti de son beau-père et dit tout net au ch^er^ de St-Pé qu'il était… ce qu'il ne serait pas honnête de vous répéter ; à ces douces paroles on veut mettre l'épée à la main, des gens officieux s'y opposèrent. Pendant ce temps-là les magistrats murmurent et se plaignent qu'on manque au respect qui leur est dû. Mr le pr président veut quitter la place, on lui représente que ce serait à lui de la faire quitter aux autres. Mrs de la ville crient d'un autre côté que Mr l'intendant n'a point d'inspection sur leur hôtel et trouvent mauvais qu'il ait voulu donner des ordres. Voilà les cartes bien mêlées. Cependant on défend les voies de fait aux deux militaires, l'intendant et le ch^er^ se promettent d'oublier leurs vivacités réciproques, le premier s'excuse envers Mrs de la ville sur son zèle qu'il a pour le bien public, qu'il a transporté hors de ses limites. Il fait aussi un petit compliment réparatoire sur le même sujet à Mr le pr président. Là-dessus, on sert le souper, on boit à la santé des uns et des autres, les tables desservies, les violons jouent et puis on danse, et l'on dansa jusqu'au jour. Pour moi j'allais me coucher sur les 2 heures après minuit[66]. »



Fig. 9 – Le château de Barry

[66] Jaucourt/Vivens, 10 octobre 1729.